

LA POLKA

ENSEIGNÉE SANS MAÎTRE,

Son Origine, son développement, et son influence dans le monde,

PAR MM. PERROT ET ADRIEN ROBERT,

D'APRÈS M. EUGÈNE CORALLI,
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE;

Orné de 20 grandes vignettes par Geoffroy.

PRIX :

1 fr.



PRIX :

1 fr.

A
LA POLKA

A PARIS, AUBERT, ÉDITEUR, PLACE DE LA BOURSE.

LA POLKA

ENSEIGNÉE SANS MAÎTRE,

Son Origine, son développement, et son influence dans le monde,

PAR M. PERROT ET ADRIEN ROBERT,

D'APRÈS M. EUGÈNE CORALLI,
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

ORNÉ DE 20 GRANDES VIGNETTES
PAR GEOFFROY.



PARIS,
CHEZ AUBERT, ÉDITEUR,
Place de la Bourse.

PARIS. IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON.

I.

HISTORIQUE DE LA POLKA.

Il y a deux ou trois ans, notre ami, le peintre Hippolyte d'Orschwiller, dont les singes sont aussi célèbres que ceux de Decamps, revenait de son voyage d'Égypte avec lord M*** et deux autres de ses amis, lorsque le bâtiment à vapeur sur lequel ils descendaient le Danube, étant venu à manquer de charbon, fut forcé de relâcher dans un petit village à quelques lieues de Belgrade. Loin de contrarier nos touristes, ce retard inattendu les enchante : ils en profiteront pour visiter la Servie, qu'ils ne connaissent point encore. Ils débarquent tous quatre ; le capitaine leur recommande deux choses : l'exactitude à l'heure du départ et la prudence au milieu des sujets peu civilisés de Sa Majesté Milosch Obronowitsch. On le rassure ; on part ; un jeune Hongrois doit leur servir d'interprète et en même temps d'huissier introducteur ; mais en quelle qualité se présenteront-ils ? Sera-ce comme de simples curieux ? Cette espèce de gens n'est guère comprise et appréciée que dans les hautes civilisations. On se consulte ; lord M***

d'abord, des bottes s'il plaît à Dieu! — les mendians demandent l'aumône en éperons!

Cependant les paysans et paysannes s'étant pris par la main, de manière à ne former qu'une seule ligne droite de toute la longueur de la salle, s'avançaient en bon ordre vers les étrangers; mais tout à coup le centre recula vivement, les deux ailes se rejoignirent de sorte à faire le cercle; les danseurs tournèrent en rond quelque temps en indiquant le pas et se tenant toujours par la main, puis se séparèrent brusquement en autant de groupes qui exécutèrent alors les évolutions les plus variées et les plus pittoresques.

Telle était la danse nationale des Serviens. Nos étrangers y prirent grand plaisir, bien qu'ils n'eussent pas saisi parfaitement toute la chorégraphie, laquelle était fort complexe; quant à sa majesté abyssinienne, elle paraissait tellement satisfaite, qu'après les danses terminées, une des plus jolies Serviennes fut députée pour lui faire le compliment d'usage, et personne ne doutait, à voir le contentement du jeune prince, qu'il ne payât royalement sa bienvenue. En effet, son altesse se hâta de fouiller dans toutes ses poches; mais n'y trouvant, après de longues recherches, qu'une



Il osa lever la main sur sa royale personne.

N° 1. — 7.

deux-douzaine de noix sèches, elle s'empressa de les remettre naïvement à la jolie quêteuse.

Nos voyageurs ne purent s'empêcher de rire en voyant l'étonnement de tous ces braves gens; mais craignant d'éveiller leurs soupçons, ils se hâtèrent de corriger la munificence un peu pastorale du prince par bon nombre de roubles mieux appropriés à la circonstance. Il était trop tard : ce n'étaient plus les mêmes visages; les canons de carabine se multipliaient d'une manière alarmante, les sourcils étaient à l'orage. Pour comble de malheur, son altesse égyptienne, effrayée, voulut chercher son salut dans la fuite, et, dans sa précipitation, renversa un grand vase plein d'eau sur les pieds de lord M***, son soi-disant ministre de la justice, lequel, oubliant à son tour le respect dû à son souverain, osa lever la main sur sa royale personne. Partant, plus de doute : c'est une mystification, une trahison peut-être; on s'était joué de la crédulité des sujets de Sa Majesté Milosch Obro-nowitsch ! Par Mahomet ! du moins on ne s'en serait pas joué impunément. En un instant, nos voyageurs furent entourés; les mots d'*espions turcs* envoyés à leur adresse avec force imprécations en langue ottomane n'étaient rien moins que rassu-

ranis, et l'on ne pouvait prévoir ce qu'allait coûter leur supercherie à nos imprudents amateurs de danses nationales, si le capitaine du vapeur n'était, en ce moment même, venu les dégager avec une forte escouade de ses braves matelots.

De retour en France, nos voyageurs prirent plaisir à raconter cette aventure, que nous tenons directement de l'un d'eux; mais qu'on s'imagine leur étonnement, lorsqu'un jour ils retrouvèrent à Paris, — jouissant de tous les enivrements de la mode, encombrant les théâtres et envahissant les salons les plus rebelles, — cette même danse nationale dont, en Servie, ils avaient failli payer la première leçon si cher le cachet.

Cette danse, en effet, ce n'était autre chose que — LA POLKA.

Cette Polka, — qui, depuis trois mois, fait rêver tout Paris, tient la province dans l'attente, et a enrichi de quelque trente mille francs l'un de ses premiers prêtres, — n'est donc pas, comme l'on pourrait supposer, une hallucination de la chorégraphie moderne, une élucubration gratuite de quelque Polonais réfugié, ou même l'inspiration de M. Cellarius, — en admettant que ce dieu de la rue Neuve-Vivienne puisse s'inspirer. La Polka

est aussi vieille que le monde; la Polka a une patrie à elle, qui a le droit de la revendiquer toujours et partout, une patrie pleine de poésie.... la vieille Allemagne. Si ce n'était, comme nous le disions, que l'œuvre primesautière, que la création fortuite de quelque maître de danse, nous ne nous en occuperions certes point, parce que nous n'y croirions pas, ni à son existence, ni à sa durée. Mais la Polka n'est pas une mode, une invention du matin qui meurt le soir; une immense popularité dans le plus poétique pays du monde lui a donné depuis long-temps une sanction que ne peuvent entamer les lazzi de quelques vaudevillistes ou les caprices divers de quelques jolies femmes. Ce n'est pas à dire pour cela qu'elle plaise à toutes les nations; mais je ne vois pas trop en quoi la Polka conviendrait moins au génie français que la Walse, sa sœur cadette, née dans le même berceau, et qui lui ressemble *comme cela doit être entre sœurs*, selon l'expression d'un poète.

Quant à son histoire, l'origine de la Polka se perd dans la nuit des temps. Où, comment et de qui est-elle née? Nul ne le sait; mais la petite hachette que les Hongrois portent encore en dansant la Polka suffirait seule, à ce qu'il nous paraît, pour

justifier de son antiquité, car nous retrouvons cette arme dans toutes les danses des barbares du nord. Peut-être, comme son nom semble l'indiquer, est-elle originaire de la Pologne; mais quoi qu'il en soit de son ancienneté, sur laquelle nous manquent les documents les plus précieux, la Polka se danse aujourd'hui dans toutes les parties de l'Allemagne. Les Russes eux-mêmes ont essayé de se l'approprier; mais la Polka n'est point la danse des esclaves, et les sujets du knout en ont fait quelque chose d'informe qui ne mérite même plus le nom de danse. Les Hongrois et les Bohèmes y excellent. En Bohême quarante ou cinquante couples se réunissent, commencent d'abord deux par deux, puis quatre par quatre et ainsi de suite, ce qui forme une mêlée inextricable, confuse, désordonnée, où chaque couple danse à l'aventure de çà, de là, avec une adresse merveilleuse et sans que jamais l'un heurte l'autre. Le pas est le même que celui que nous faisons aujourd'hui dans nos salons. Quant aux Hongrois, costumés comme le sont Eugène Coralli et mademoiselle Maria dans le divertissement de l'Opéra, ils ont de plus, comme nous l'avons dit, une petite hache avec laquelle ils font des moulinets tout en dansant,



Costumés comme le sont Eugène Coralli et mademoiselle Maria dans le divertissement de l'Opéra.

N° 2. — 10 et 60.



et sur laquelle, à de certains moments, ils s'appuient en mettant un genou en terre. Cette haquette, que le dilettantisme parisien n'a pas voulu admettre à l'Opéra, était pourtant une chose de style et surtout d'archéologie qu'il était bien de conserver, non pas, si l'on veut dans les salons, mais au moins à l'Opéra, ce vieux sanctuaire de la couleur locale.

II.

ENTRÉE DE LA POLKA DANS PARIS.

L'entrée de la Polka à Paris s'est effectuée sans aucune pompe, sans la moindre réjouissance publique, sans le plus infime sergent de ville.

Aucun miracle ne précéda son apparition : les chiens n'ont pas hurlé comme à la mort de César ; — les cheminées n'ont pas été renversées par le vent comme à la mort de Macbeth.

Les grands événements ont un faible pour l'incognito ; il n'y a que les montagnes en mal de souris qui emploient la réclame.

La Polka, forte de sa conscience et de son génie, est arrivée tout tranquillement par la diligence Laffitte et Caillard, incarnée dans un simple Polo-

naïs. Ce Polonais, dans une soirée, eut l'idée de communiquer, séance tenante, à deux ou trois amis le démon qui le possédait, et le soir du même jour la Polka avait été dansée à Paris au milieu d'applaudissements frénétiques.

Dès lors que le nom de la jeune étrangère eût été prononcé, tout Paris fut en révolution. Les bals languissaient, plus de concerts, plus de raouts; on ne riait plus, on ne causait plus: la calomnie mourait à quatre pas de là; on oubliait tout: George Sand, les *Modes parisiennes*, Fleur-de-Marie et le feuilleton commencés;

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;
le démon de la Polka s'était emparé de nous: on ne rêvait que pas slave, qu'éperons et que telman. Se rencontrait-on dans la rue, on ne s'abordait plus pour s'enquérir de sa santé, mais en se demandant: Savez-vous la Polka? Les hommes couraient Paris à sa découverte, les femmes se pâmaient, les jeunes filles s'étiolaient: c'était une épidémie complète.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

On demandait la Polka à cor et à cris; les maîtres de danse, assaillis soir et matin, ne savaient à quel

saint se vouer pour échapper à tant de sollicitations; de jour en jour leur existence semblait plus compromise; une rumeur sourde bourdonnait à leur porte comme s'il se fût agi de quelque banquier insolvable: on allait même jusqu'à les accuser de haute trahison pour ce qu'ils ignoraient la Polka. Deux siècles plus avant on les eût lapidés tout d'abord pour leur apprendre une autre fois à se parer du titre de maîtres de danse, sans connaître au préalable toutes les danses de ce monde et de l'autre.

C'est alors qu'alarmé d'un tel état de choses et à force de fureter, un ancien figurant de l'Opéra, remercié après de longs et détestables services, écoutant les on-dit, recueillant les témoignages, amassant, compilant, essayant, corrigeant, finit par produire dehors quelque chose qui ressemblait assez à la Polka; et le lendemain on put lire dans tout Paris ces mots tant désirés et si impatientement attendus:

COURS DE POLKA.

O bonheur! la Polka n'était donc plus un mythe, la Polka était passée dans le domaine public, la Polka appartenait à la chorégraphie, on pouvait enfin apprendre la Polka! Ce ne fut

qu'une joie, qu'un enivrement, qu'une même hallucination : on se presse, on se meut, les équipages interceptent la rue Vivienne, on encombre l'antichambre du bal Cellarius, les dames en cachette de leurs maris, les maris en cachette de leurs femmes : rien ne peut les arrêter, ni la renommée du bal, ni la compagnie des femmes d'Opéra, ni le respect des convenances, ni les heures de nuit les plus indues : pour apprendre la Polka on eût fait pis encore. --- Bref, ce fut un tel délire que M. Cellarius s'avoue lui-même redvable de TRENTE MILLE FRANCS à la Polka. Merci !

III.

UNE FIN DE NON-RECEVOIR.

Depuis quelque temps, M. le marquis *** avait éru remarquer je ne sais quoi de mystérieux et d'incorrect dans la conduite de sa femme ; s'il la regardait fixement, elle détournait les yeux ; lui demandait-il d'où elle venait, elle ne savait que balbutier ; ses questions devenaient-elles plus pressantes, elle rougissait et pâissait tour à tour. On commença par se boucher, puis on se répondit de part et d'autre avec aigreur ; enfin madame la

marquise déclara qu'elle était bien libre d'aller et de venir comme il lui plaisait. M. le marquis n'osa rien répondre, car il avait le très-grand tort d'aimer sa femme comme si elle n'eût été que sa maîtresse ; seulement on ne se parla plus de la journée, et, le soir, chacun s'empara brutalement de son oreiller et l'on se tourna le dos sans mot dire, jusqu'au moment où un petit souffle doux et harmonieux comme la brise du soir annonça que madame la marquise dormait du plus profond sommeil.

— Elle dort, pensa M. le marquis, elle peut dormir ? Le cœur des femmes n'est qu'un abîme de mensonge et de trahison. Elle me trompe, j'en suis sûr, et elle dort ; elle trahit les serments les plus sacrés et elle peut dormir ! Oh ! je donnerais vingt années de ma vie pour connaître le misérable !... Mon Dieu ! mon Dieu ! qui donc ce peut-il être ? — Serait-ce point le comte Jules ? — Non ; elle le trouve charmant : si elle l'aimait elle ne cesserait de me répéter qu'elle le déteste comme elle fait du marquis Anatole. — Le marquis Anatole ? — Non ; je sais qu'il aime ailleurs. — Ah ! ah ! quel nuit je vais passer ! — Moi qui l'aimais tant ; moi qui ai toujours été pour elle,

non pas un mari, mais un amant; moi qui aurais donné ma vie en échange d'un seul de ses caprices!... Ah! ah! les femmes! plus on les aime, plus vite elles vous trompent.

En ce moment un blanc et pur rayon de lune glissa timidement entre les longs rideaux de damas et vint éclairer le visage de madame la marquise.

— « Oh! reprit le marquis en lui-même, qu'elle est belle! quel chaste et pur dessin dans tous ses traits! son front n'a-t-il pas le calme des anges au milieu de ses beaux et doux cheveux bruns? Au travers de ses longues paupières de satin ne devine-t-on pas l'azur transparent de ses yeux adorés? Quel céleste sourire sur ses lèvres! Tant d'innocence au dehors et tant de perfidie au dedans, oh! non, c'est impossible! Et cependant où donc peut-elle aller ainsi chaque jour? »

M. le marquis se perdait en suppositions; mais ne trouvant rien, il se décida à faire, faute de mieux, ce que l'honnête Iago conseillait au Vénitien Rodrigue : se coucher et dormir. Il était couché, il ferma les yeux et attendit le sommeil.

Tout à coup minuit sonna.

— George, dit madame la marquise à mi-voix.

— Elle ne dormait donc pas, pensa son mari.

— George, m'entends-tu?

Il garda le silence; aussitôt, rapide comme une couleuvre, madame la marquise se laissa glisser à terre, passa sa robe toute seule et laça toute seule ses brodequins, deux choses qui ne lui étaient jamais arrivées de sa vie. M. le marquis, voyant cela, fut véhémentement tenté d'exécuter quelque foudroyante apparition; mais il préféra demeurer spectateur jusqu'au bout : il feignit même de ronfler avec un dièze à la clef.

Enfin, après avoir jeté son châle sur ses blanches épaules, la marquise ouvrit la porte à petit bruit et s'échappa. Quant à M. le marquis, sauter hors du lit, s'habiller à moitié et s'élancer sur les pas de sa femme, ce ne fut pour lui qu'une seule et même chose.

Il la vit descendre rapidement l'escalier, au bas duquel l'attendait sa femme de chambre. Elles sortirent, il sortit; une simple voiture de la régie paraissait les attendre au coin de la rue de Grenelle-Saint-Germain, elles y montèrent, il monta derrière : on part. Après une heure de course qui en parut bien six à M. le marquis, le fiacre s'arrêta à l'entrée du boulevard. C'est là l'

pensa-t-il, et il se hâta de s'éloigner de quelques pas.

Les deux femmes descendirent en effet, mais continuèrent à marcher quelque temps, et à les voir ainsi toutes deux, la jeune et belle marquise et sa femme de chambre, s'avançant silencieusement dans la nuit, vous eussiez cru voir Judith et son guide sortant des portes de Gaza.

Elles s'arrêtèrent vers le milieu de la rue Grange-Batelière, où M. le marquis les vit entrer dans une maison d'assez belle apparence, devant laquelle il arriva assez à temps pour se voir fermer la porte sur les moustaches.

Trop sûr de son infortune, il hésita un moment s'il mettrait le feu à la maison ou s'il se brûlerait la cervelle; mais il n'adopta ni l'un ni l'autre de ces partis violents, et se contenta de s'en retourner à son hôtel, non sans s'être trompé plus d'une fois de chemin, tant son esprit était bouleversé.

Arrivé dans son appartement, il ouvrit un gros livre qui n'était autre que le Code civil, relut quatre fois le chapitre du Divorce, et se laissa aller au sujet de son abolition à des aperçus extrêmement remarquables que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici. Cela fait, il se sentit un peu plus



M. le marquis les vit entrer dans une maison d'assez belle apparence.

calme et se mit à écrire ; mais il n'avait pas encore fini, à ce qu'il paraît, lorsque madame la marquise rentra.

À la vue de son mari, elle jeta un cri et voulut s'enfuir ; mais M. le marquis lui dit qu'elle pouvait rester, qu'il l'avait suivie, qu'il savait tout, et qu'il allait avoir besoin de la consulter tout à l'heure.

— Et sur quoi ? fit-elle presque effrayée de l'air solennel qu'avait pris M. le marquis.

— Sur ceci, répondit-il en se levant et en lui présentant le papier sur lequel il venait d'écrire.

— Que vois-je ?... Une demande en séparation de corps ? Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire, madame, qu'après ce dont j'ai été témoin il n'y a plus de rapprochement possible entre nous.

— Mais, George, vous êtes fou ! s'écria madame la marquise en comprimant une véhémence envie de rire.

— Non, madame, je ne suis point fou. Quand je l'ai été, c'est lorsque j'ai cru à votre amour... Mais, ajouta M. le marquis avec une émotion involontaire, ne craignez rien ; je vous ai trop aimée... je vous aime encore trop pour vous expo-

ser à rougir devant le monde en consignait la vérité dans cette demande adressée au tribunal... Voyez, madame, après ces mots : Je demande donc la séparation de corps pour cause de.... j'ai laissé du blanc afin que vous puissiez y mettre vous-même ce qu'il vous conviendra.

— Voilà une noble action, s'écria la marquise véritablement émue, et je m'en souviendrai toute ma vie.

— Je n'exige pas cela de vous, madame, écrivez seulement.

— Volontiers, fit-elle avec légèreté en prenant la plume.

— O mon Dieu ! murmura M. le marquis, et elle ne cherchera même pas à s'excuser ! à obtenir son pardon !...

— C'est écrit, dit la marquise en présentant à son tour le papier à son mari.

Celui-ci le prit d'une main tremblante ; un nuage passa devant ses yeux ; cependant il ne voulut point avoir l'air de faiblir, et prenant son cœur à deux mains, il relut la phrase en question d'une voix lente, mal assurée, et en séparant chaque mot comme par un tiret.

« Je demande donc... la séparation de corps...

pour... pour cause de... » O ciel ! que vois-je ?.. qu'avez-vous écrit là, madame ?

— Pour cause de Polka.

— Que signifie ?...

— Cela signifie, monsieur, que la maison où je suis entrée était l'Opéra, — que M. Coralli m'a donné une leçon de Polka à huis clos, — que je vous menageais une surprise de Polka, et qu'enfin nous nous séparons pour cause de Polka.

La paix, comme l'on pense, fut bientôt conclue entre les deux époux ; — mais combien de fois aussi la Polka n'a-t-elle point servi de *couvre-chef* à bien des histoires beaucoup moins Monthon que celle que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous.

IV.

LES COURS DE POLKA.

Quoi qu'il en soit, voilà donc la Polka devenue une branche de l'enseignement chorégraphique, et dès lors les cours de Polka ne se firent pas attendre. Depuis le plus infime maître de danse qui

enseigne au son de la pochette, jusqu'aux grands-maîtres de l'ordre, chacun se vante d'apprendre

LA POLKA

TELLE QUE LA DANSENT

LEURS ALTESSES IMPÉRIALES ET ROYALES

LES ARCHIDUCHESSES D'AUTRICHE.

Chaque quartier, chaque rue a son professeur de Polka; mais, parmi eux, combien de faux prophètes, combien de marchands qui sont venus dans le temple tout vendre, excepté la Polka! L'un d'eux, sous le prétexte d'enseigner la danse à la mode, n'a fait, pendant deux mois, autre chose que d'induire le Marais en *cancan*; si bien que la pudibonde jeunesse de ce vertueux quartier se livra et se livre encore innocemment, et sous les yeux maternels, à cette même coupable danse, dans l'horreur de laquelle elle avait été nourrie dès le berceau.

Quant aux véritables cours de Polka, quelque multipliés qu'ils commencent à devenir aujourd'hui, nous ne saurions nommer ici que celui de M. Cellarius et celui de M. Laborde, en attendant que M. Eugène Coralli entre à son tour dans la carrière. Là, du moins, on professe quelque chose

qui n'est ni la cracovienne, ni le pas styrien, ni la gavotte, ni la danse des Savoyards, ni une walse falsifiée; ni un galop commenté, ni un cancan paraphrasé; mais la vraie *promenade*, le vrai *moulinet*, le vrai *pas bohémien*, en un mot, toute la Polka.

Que si l'on nous demande présentement auquel des deux nous donnons la préférence, nous ne chercherons pas à cacher nos tendres sympathies pour le cours de M. Laborde, où il nous semble que se professe une doctrine plus saine: cela dit sans parler d'autre chose que de la Polka.

Le Labordien danse le pied en dedans, ce qui imprime à son pas le vrai cachet étranger; il ne relève que fort peu le talon en arrière, et enfin se balance davantage sur la pointe du pied, ce qui donne à sa danse plus de légèreté, en même temps plus d'élégance.

Le Cellarien au contraire *se tourne* avec bonheur, bat des pieds avec une passion alarmante, et relève les talons comme s'il avait la prétention de mettre ses pieds dans les poches de son habit: nous exagérons un peu à plaisir les défauts de l'école cellarienne pour mieux en montrer le ridicule. Si la Polka ne devait être jamais qu'une

danse de théâtres, à la bonne heure : qu'alors elle se compose de toutes sortes de problèmes chorégraphiques, d'enjambements cyclopéens et de tours de force, rien de mieux ; mais la Polka étant destinée à danser dans les salons, je ne vois pas pourquoi, au lieu de lui laisser sa simplicité nationale et sa grâce originelle, on se creuserait la tête pour en faire quelque chose de convulsif, aussi dangereux pour les articulations de l'acteur que pour les parties sensibles des spectateurs.

V.

POLKA OBLIGE.

Certes, s'il y a dans le monde deux jalousies, deux haines, deux rivalités, c'est entre la femme du monde et la femme de théâtre.

De méchantes langues, — ou n'y en a-t-il point ? — diraient peut-être que ceux qui déclament le plus haut contre les mœurs des comédiens ne les ont jamais approchés de plus près qu'à une portée de lorgnette, et ne manqueraient pas de chercher la cause de ce beau courroux dans tout autre chose que dans la morale offensée ; disant, par exemple, que la beauté, la grâce, l'élégance de manières et

l'esprit de la plupart des femmes d'Opéra sont bien pour quelque chose dans la juste indignation qu'elles inspirent contre toutes les comédiennes.

Mais ce sont là des opinions erronées, monstrueuses et détestables, auxquelles nous prions les personnes sensées de n'accorder que ce qu'elles méritent, c'est-à-dire le mépris le plus parfait et le plus évident.

Toujours est-il que la Polka est venue ; on sait quel enthousiasme elle excita à Paris ; il n'était dame, si noble et si hautaine qu'elle fût, qui ne voulût être initiée à la religion nouvelle ; ce fut une rage, une épidémie universelle, rien ne put les arrêter ; la Polka se trouvait aux mains des infidèles ; on l'y alla chercher ; il fallut pour l'apprendre se mêler aux femmes de théâtre ; on n'y prit pas garde ; le corps de ballet possédait seul le dépôt sacré de la danse étrangère, on alla humblement supplier le corps de ballet ; les duchesses et les danseuses se coudoyèrent dans les cours publiques : la noblesse n'obligeait plus, c'était la Polka.

Enfin, quand la première hallucination fut un peu apaisée, on commença à s'effrayer de cette révolution sociale que la Polka venait d'opérer. On eût bien repris ses grands airs à l'endroit des

danseuses, mais les danseuses étaient toujours les prêtresses de la Polka; on les ménagea donc tout haut, mais au lieu de les aller trouver dans quelque cours pour recevoir leurs leçons, on pensa qu'il était plus digne de les faire venir à son hôtel: dès lors ce ne fut plus le faubourg Saint-Germain qui alla à l'Opéra, ce fut l'Opéra qui alla au faubourg Saint-Germain. D'aucuns prétendent que ce fut la même chose.

VI.

LE CORPS DE BALLET

AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Ce fut assurément bien étrange de voir ces jeunes filles, dont le costume simple et sévère contrastait si fort avec le satin et le velours des grandes dames, danser avec elles, leur faire relever la tête, leur poser les bras, et leur apprendre par l'exemple comment on laisse voir le joli pied qu'on a. Un homme enseignant la danse à une femme, cela a toujours je ne sais quoi de brutal; mais une femme qui reçoit d'une autre femme des leçons de grâce et d'élégance, c'est quelque chose de poétique et de charmant. Étonnées d'a-

bord de se voir dans ces riches salons, les jeunes professeurs n'en tirèrent point vanité, et n'abusèrent pas de la revanche qui leur était offerte. Oubliennes et complaisantes, elles révélèrent sans rancune à leurs ennemies tous les gracieux mystères de leur art, donnaient l'exemple avec simplicité, corrigeaient avec modestie, reprenaient avec douceur, et ne paraissaient jamais plus heureuses que quand l'élève égalait le maître; telles furent les danseuses de l'Opéra au faubourg Saint-Germain, et, sans doute plus d'une de leurs injustes ennemies s'est repentie tout bas de les avoir tant calomniées, en les voyant alors si réservées et si douces. Aussi, dès le second jour, les reçurent-elles avec ces jolies prévenances attentionnées qui leur coûtent si peu quand elles veulent; et lorsque, le soir, la leçon s'était prolongée un peu tard et qu'il fallait se hâter de retourner à l'Opéra, plus d'une fois la grande dame prêta sa voiture à la danseuse.

Maintenant je m'assure que la vieille haine héréditaire du faubourg Saint-Germain contre l'Opéra s'est bien affaiblie, et ce qui doit surtout marquer l'introduction de la Polka à Paris, c'est qu'elle a plus fait pour la réhabilitation du théâtre que toutes les révolutions du monde.

Mais, en face de ce côté gracieux, le rapprochement du théâtre avec le salon eut aussi son côté comique; les dames n'étaient pas seules à goûter l'excellent caractère des danseuses de l'Opéra; leurs nobles époux, la plupart vieux, les trouvaient, palsambleu! fort gentilles; et il faisait beau voir tous ces verts-galants de l'ancien régime prodiguer leurs souvenirs mythologiques, jurer que Terpsichore n'était pas plus charmante, et s'épuiser en madrigaux auprès des jolis professeurs qui les trouvaient les plus amusants du monde.

— Mademoiselle, disait tel marquis à l'une de nos plus jolies danseuses, au nom du ciel, prenez vite ce billet.

— Quel billet, monsieur le marquis?

— Eh! cruelle, celui que depuis une demi-heure j'essaie de vous glisser dans la main.

— Et qu'est-ce qu'il y a dans ce billet, monsieur le marquis?

— Mon amour, tigresse, mon amour, prenez donc!

— Eh! si! taisez-vous, madame la marquise vous regarde,

— Diable!... mais non, elle polke... De grâce, belle inhumaine, prenez ce billet.



Leurs nobles époux, la plupart vieux, les trouvaient, palsambleu! fort gentilles.

— Vous le voulez absolument ?

— Oui, ange.

— Prenez garde ! si vous insistez, je vous préviens que je laisse tomber la lettre au milieu du salon.

— Tarare ! vous ne l'oserez pas, perfide.

— Essayez !

— Volontiers... mais... non, diable ! pas de plaisanterie.

Mais il n'était plus temps de reprendre la lettre, la malicieuse jeune fille s'en est emparée, et, s'approchant de l'épouse confiante, se plaît à tourner et à retourner le malheureux papier entre ses doigts, le laisse tomber, le ramasse, le présente, le retire ; mais comme elle n'est que malicieuse, elle finit par le jeter au feu au grand soulagement du pauvre marquis, qui pendant tout ce temps suait sang et eau,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

VII.

DIVERSES TENTATIVES DE LA POLKA.

Quand nous est venue la Polka, la Walse tom-

bait en désuétude, le Galop se réfugiait dans les bals impossibles du Carnaval, et cette contremarche des salons à laquelle depuis long-temps il n'était plus permis de donner le nom de danse, avait tellement alourdi les pieds des danseurs et rouillé la grâce des danseuses, qu'il ne faut point s'étonner si la Polka resta si long-temps à l'état d'élaboration. Jusqu'ici elle existe, mais ne se montre pas encore : c'est un dieu invisible et mystérieux à qui l'on rend hommage ; c'est un roi constitutionnel, qui règne mais ne gouverne pas. En vain de nouveaux cours de Polka surgissent de toutes parts ; en vain les yeux impatientés des passants ne voient que Polka affichées le long de tous les murs, sur toutes les bornes, à tous les vitraux ; en vain les compositeurs les plus célèbres, s'échevelant sur leurs pianos, inondent Paris d'un déluge de *Polka nationales* : où est la Polka ? qui l'a vue ? qui la verra ? On l'attend, on la demande : la Polka ne sort point de l'école. Seulement ce sont par-ci, par-là, de petits essais intimes, de sournoises tentatives, de furtives escapades dans quelque coin d'un bal ; déjà on voyait poindre la Polka de tous côtés, mais loin, bien loin y avait-il encore jusqu'à ce qu'elle osât se



En vain les compositeurs les plus célèbres, s'échevelant sur leurs pianos, inondent Paris d'un déluge de Polka nationales.

montrer au soleil et s'accuser franchement aux yeux de tous.

Ah ! c'est que la Polka est une reine impérieuse et exigeante , qui ne souffre point de médiocrité : mal dansée , c'est quelque chose de monstrueux et d'impossible , et pour la bien danser il faut tant de qualités !

VIII.

COMME QUOI POUR BIEN DANSER LA POLKA IL FAUT ÊTRE AMOUREUX.

Pour bien danser la Polka , ce n'est pas assez qu'il y ait hardiesse et légèreté chez l'homme , grâce et abandon chez la femme ; il faut que l'un et l'autre s'entendent , n'aient qu'une âme , qu'une volonté , qu'un but : nous avons défini l'amour.

En effet , bien que la Polka ait ses principes éternels , elle n'en appartient pas moins toute à tous ; et même , dansée avec sa régularité mathématique , elle est fade et ennuyeuse ; elle ne doit sa grâce , sa poésie , sa fraîcheur , qu'à la verve spontanée , à l'inspiration du moment , aux évolutions inattendues , aux variantes primesautières :

or, comment deux indifférents pourraient-ils s'accorder assez bien, non pas pour danser en mesure, ce n'est pas là seulement ce qu'il faut à la Polka; mais pour se deviner, se comprendre d'instinct, et s'identifier d'inspiration? Cela ne se peut. — D'où nous concluons hardiment, et sans crainte de tomber dans le paradoxe, que pour bien danser la Polka il ne faut pas seulement que le cavalier et sa dame soient également habiles à son exécution matérielle, il faut que leurs âmes se confondent, il faut qu'ils soient AMOUREUX l'un de l'autre.

Qu'on se le dise.

IX.

LA POLKA HORS BARRIÈRE.

Cependant, nous l'avons vu; la Polka commençait à se trahir de toutes parts : l'air était plein de Polka; un jour même, faut-il le dire, la Polka fut dansée à l'impasse Cauchois.

Ici, ma jolie lectrice va bien certainement jeter ce livre avec un superbe dédain.

— Eh quoi ! dira-t-elle, qu'est-ce à dire ? que me vient-on parler de Polka ? Quoi ! la Polka hors

barrière ? La Polka dans l'impasse Cauchois ? La Polka dansée par quelque Silène prolétaire ? Pour qui me prend-on, et quel est l'impertinent qui ose me proposer d'apprendre la Polka ?

Rassurez-vous, madame la marquise, — madame la comtesse, — madame la baronne, — ou simplement madame, — voire même mademoiselle, — loin de nous une telle profanation.

Et cependant la Polka a franchi une fois, la seule, les murs de la bonne ville de Paris, et a été exécutée à la barrière, mais savez-vous par qui ? Par le prince de la Polka lui-même, par M. Eugène Coralli, s'il vous plaît, et par M^{lle} A. B. de l'Académie... royale de musique, jolie Labor-dienne vraiment, et Polkiste consommée, je vous assure.

Un jour le MAÎTRE, qui danse la Polka comme pas un Hongrois, se promenait songeusement dans l'impasse Cauchois, puisqu'il faut par son nom l'appeler, méditant pas bohémien et rêvant moulinet; car la Polka nationale avait besoin de corriger sa libre et fière allure avant de pénétrer dans les salons, et c'était rude affaire au maître de se préparer à la leçon qu'il devait donner tout à l'heure au faubourg Saint-Germain. Il compilait,

compilait ; certain coup de talon entre autres ne pouvait lui sortir de la tête , non plus que *les coups de poing de la fin* de la tête du Chourineur ; il le voyait , il le sentait , il le touchait , il l'avait sur le bout... des pieds ; et cependant il ne pouvait le produire dehors. Tout à coup un fiacre vient à passer ; dans ce fiacre se trouvaient M^{lle} B. et d'aucuns que je ne vous nommerai point. Sauter à la tête des chevaux , arrêter la voiture , en arracher la jeune Labordienne stupéfaite , ce fut pour le maître l'affaire d'un moment. Enfin , on se reconnaît , on s'explique , et bientôt voilà nos deux Polkistes qui se prennent la main et se mettent à danser avec bonheur au milieu des cailloux du chemin , aux aboiements des chiens qui hurlent sous les portes ; tandis que le garde-champêtre , qui était venu à passer par là , restait coi , le sabre sous le bras , s'interrogeant dans son for le plus intérieur pour savoir s'il ne serait point de sa dignité d'intervenir.

C'est ainsi que la Polka fut dansée à l'impasse Cauchois , et que le maître trouva son coup de talon.



C'est ainsi que le maître trouva son coup de talon.



Il y avait au-dessus de sa tête un professeur célèbre qui donnait leçon jour et nuit.

N° 7. — 35.

LA POLKA DES THÉÂTRES.

En ce même temps, la Polka croissait en grâce et en popularité devant le Seigneur ; aussi les esprits chagrins, qui prennent impatience de toutes ces petites misères de la vie humaine dont parle Old-Nick, ne savaient-ils plus où se réfugier. Malheur à l'humoriste : la Polka le poursuivait partout ; point de salon, point de cercle, point de café où l'on ne parlât Polka ; les journaux en étaient pleins ; les prospectus de Polka abondaient chez lui ; on l'arrêtait au passage pour lui mettre dans la main l'adresse de M. Cellarius ; voulait-il acheter une cravate, on lui montrait des cravates-Polka ou des gilets-Polka ; dans la rue, il ne rencontrait qu'affiches de Polka : on en vint placarder contre sa propre porte ; furieux, désespéré, notre homme rentrait-il chez lui, il y avait au-dessus de sa tête un professeur célèbre qui donnait leçon jour et nuit. Enfin, de guerre lasse, essayait-il de chercher un dernier refuge dans quelque théâtre, il courait aux affiches, et voici le tableau qui frappait ses regards :

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Divertissement : la Polka dansée par M. Eugène Coralli et M^{lle} Maria.

PALAIS-ROYAL. — La Polka, pochade en un acte, mêlée de couplets, par MM. Paul Vermond et Frédéric Bérat.

VAUDEVILLE. — La Polka en province, folie-vaudeville de MM. Alexis de Comberousse et Jules Cordier.

VARIÉTÉS. — Les trois Polka, à-propos en un acte de MM. Carmonche et Sirandin.

GYMNASE. — Zélia la danseuse ou un Canton réformiste, vaudeville *orné de danses et de Polkas de tous genres* (sic), par M. Herbaumont.

FOLIES-DRAMATIQUES. — La Polka dansée par M. Armand Villot et M^{lle} Florentine.

DÉLASSEMENTS-COMIQUES. — Les Polkistes et les Polkés, à-propos mêlé de couplets et de danses par MM. Clairville et Guénée.

THÉÂTRE DES JEUNES ÉLÈVES DE M. COMTE. — La Polka des Salons, polonaise, réglée par M. Scio, et exécutée par tout le corps de ballet, suivie de la MAZOURKA, dansée par monsieur Friant, âgé de sept ans, et mademoiselle Clorinde, âgée de huit ans.

LA PORTE-SAINT-MARTIN, — la GAITÉ, — l'ODÉON lui-même, — tous les théâtres, en un mot, avaient leur Polka, et je m'assure (bien que l'affiche n'en eût dit mot), que l'autre soir, au CIRQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, l'illustre M. Baubert, sous prétexte de dresser son cheval Soliman, ne lui fit faire autre chose, sinon danser la Polka.

Mais quoi qu'il en soit, et pour un peu ridicule que paraisse peut-être aux hommes graves, pauvre espèce de gens, cette polkamanie théâtrale, nous sommes forcés de convenir que la Polka a été généralement bien dansée.

XI.

INAUGURATION DE LA POLKA DANS LE MONDE.

Enfin la Polka allait se montrer au grand jour, mais son entrée dans le monde ne s'est effectuée qu'avec peine; son grand retentissement ne lui était rien moins que favorable dans un certain monde. L'aristocratie aime assez à donner le ton à la mode, et cette fois il s'agissait de venir après elle; cela était dur. Cependant on disait tant et

de si merveilleuses choses de la Polka ; et puis , que faire l'hiver prochain ? valser , galoper , retomber dans cette vieille et ennuyeuse contredanse , et cela quand tout Paris goûterait les voluptés nouvelles et les séductions inconnues de la Polka ? Dieu sait si tout cela donna à penser aux deux faubourgs. Des courriers extraordinaires allaient incessamment de la rue de Grenelle à la Chaussée-d'Antin , et de la Chaussée-d'Antin à la rue de Grenelle. On se consultait , on délibérait , on recueillait les avis ; il y eut des thèses soutenues pour et contre ; enfin , la Polka commença à faire apparition dans le monde , mais ce ne fut d'abord , en quelque sorte , que comme une plaisanterie de salon. M^{me} la duchesse de B..... fut la première qui lui ouvrit ses bals , et le succès qu'obtint ce divertissement inaccoutumé décida puissamment la vogue en faveur de la Polka.

Mais la première fois qu'elle fut dansée dans le monde avec préméditation , ce fut chez M. G..... , le Lucullus de notre temps , qui donne , comme chacun sait , de si belles et de si brillantes soirées.

Un grand nombre d'artistes , de peintres , de sculpteurs , d'hommes de lettres , les gentlemen-riders les plus chocnosophes , et foule de jolies



Les gentlemen-riders les plus chocnosophes...

femmes assistaient à cette solennité, où M. Cellarius devait se trouver face à face, et polka à polka, avec M. Eugène Coralli. Le monde polkant était dans l'attente. Chlédowski, lui-même, avait composé la musique. Cellarius était là, bien frisé, la barbe lisse, triomphant par avance au milieu de quatre ou cinq échantillons laborieusement choisis parmi ses meilleurs élèves. Cependant une anxiété visible se trahissait dans les traits du maître; à chaque instant, on-le voyait grimper d'un pied agile sur l'estrade des musiciens pour s'y faire jouer la production nouvelle, la troisième Polka qui eût paru; puis, il revenait en hâte auprès de ses disciples, parcourant les rangs, les haranguant d'une voix brève et saccadée, et les animant à la fois du geste et du regard, comme un habile général qui prépare ses soldats à la bataille. Le grand Germanicus ne fit pas mieux, quoi qu'en dise Tacite.

Ainsi faisait le maître, tandis que dans le camp opposé Eugène Coralli, Lucien Petipa et deux ou trois autres Labordiens consommés, gardaient un silence dédaigneux et un calme redoutable.

Enfin l'orchestre donne le signal du combat, les rangs s'écartent avec respect, Cellarius prend la

main de l'une de ses sœurs, toute de blanc vêtue, telle qu'une chaste vestale, et s'élance dans la carrière, suivi de sa fidèle cohorte.

Vous eussiez dit Achille se précipitant sous les murs de Troie, pour défier Hector et venger la mort de Patrocle; mais

O rage! ô désespoir! ô fortune ennemie!

N'avait-il tant polké que pour cette infamie?

ô douleur! personne ne sait danser sur l'air nouveau; il faut cette vieille routine avec laquelle ils ont sucé le lait de la mère Polka! On se regarde, on s'arrête, on s'étonne; le maître, en ce pressant danger, en vain cherche à ranimer leur audace: — Donnez-nous, disent-ils, des ennemis que nous puissions combattre. Ces mots sont une inspiration pour le chef, il court à l'orchestre, lui jette la partition traditionnelle, et voilà l'orchestre complaisant qui reprend cet air si ennuyeux, le plus ennuyeux qui ait jamais été écrit, à l'exception du Bolero di Dona Lola Montez! Cependant, à ces accords connus, les Celladens reprennent courage, ils s'élancent, balancent audacieusement leurs talons jusque dans les profondeurs de leurs basques d'habits, et restent maîtres du champ de bataille.



Le cours Laborde.

N° 9. — 10.



Autrement qu'en paroles.

N° 10. — 31.

Mais leur triomphe ne devait pas être de longue durée; la foule s'entr'ouvre bientôt pour laisser passer leurs terribles rivaux, et dès les premiers pas c'en est fait des Cellariens, toute la cohorte se disperse, et le chef infortuné, l'œil en feu, la rage dans le cœur, se retire à l'écart pour dévorer son affront.

Telle fut cette mémorable journée, qui prête si fort au poème héroï-comique que notre prose même s'en est ressentie. C'est maintenant, entre les deux écoles, une haine inextinguible, plus mortelle mille fois qu'entre les Capulets et les Montagus; car on dit qu'aussitôt après leur défaite, retirés dans le petit *boudoir rose*, devant la statue d'Hermaphrodite, les Cellariens ont juré à leurs vainqueurs une inimitié qui pourra bien, quelque jour, s'exprimer autrement qu'en paroles.

XII.

LA POLKA EN PROVINCE.

Cependant la province ne restait pas étrangère à ce qui se passait à Paris; aux premiers bruits de Polka, elle s'était vivement émue:

D'aise on voyait sauter les posantes baléines

On dévorait les journaux dans l'espoir d'y trouver la chorégraphie de la Polka; on courait à l'arrivée de toute messagerie comme si la Polka avait dû en descendre; la jeunesse dorée se cotisait pour envoyer un de ses membres à Paris, à seule fin d'apprendre la Polka et de la rapporter dans l'endroit; on ouvrait des loteries dont le produit devait être affecté à faire venir un professeur de Polka : — Bref, c'était une rage dont notre engouement pourrait à peine donner l'idée :

Désir parisien est un feu qui dévore,
Mais désir de province est cent fois pis encore.

Le Nord cependant, à l'exception de Rouen et de Verdun, s'est jusqu'à ce moment tenu assez calme, mais dans le Midi c'est une véritable épizootie. A partir d'Orléans, toutes les villes sont atteintes de la polkamanie : Lyon, Marseille, Toulon présentent surtout les symptômes les plus alarmants; à Bordeaux on danse la Polka dans les spectacles, dans les magasins; à Avignon, sur ce pont célèbre où, de mémoire d'hommes, on dansait en rond, on danse aujourd'hui la Polka!.... mais quelle Polka, juste ciel!

Nous ne sommes pas de ceux qui professent un



*C'est là, je l'avoue, quelque chose qui surpasse
mon imagination.*

N° 11. — 43.

superbe dédain à l'endroit de la province, à Dieu ne plaise ! la province a du bon : Le sucre de pommes de Rouen, les mirabelles de Metz, les pruneaux de Tours, les jambons de Bayonne, les rosières de Salency et même le fabuleux massepain d'Issoudun, sont là pour le prouver ; mais la Polka en province, la Polka dansée à la sous-préfecture ou à la *mairerie*, au milieu des *babas* et des carafons d'*org-é-at*, après qu'elle a peut-être été apprise de quelque faussaire indigne, poursuivi par la vindicte parisienne, c'est là, je l'avoue, quelque chose qui surpasse mon imagination.

Certes, il y a en province de belles et gracieuses femmes qui feraient honneur grand à la Polka en daignant la danser ; mais l'oseront-elles ? — Ah ! l'on ne sait pas quel est en province le triste sort de ces natures privilégiées et exceptionnelles, qui, par leur beauté supérieure, leur goût parfait en toute chose, et leur distinction exquise, brilleraient même à Paris, surtout à Paris ! On ne sait pas à quelles petites haines, à quelles infimes jalousies elles sont en butte ; rien de ce qui, dans leurs manières, dans leur toilette, dans l'ameublement même de leur maison, trahit le moins du monde, malgré elles, leur native supériorité, ne trouve grâce au

dehors!..... Pauvre femme! on lui fait un crime là-bas de tout ce qu'ici nous admirons le plus : c'est autour d'elle une haine vivace et attentive que rien ne peut apaiser, ni sa gracieuse bonté pour tous, ni sa douce et complaisante indulgence, ni sa simplicité même; aussi, bien souvent, de guerre lasse, finit-elle par cacher sa glorieuse distinction à la province, avec le même soin qu'une provinciale cherche à cacher sa grossièreté à Paris.

C'est pour cela, c'est pour cela surtout que je n'ai point de pitié pour la province; et c'est le sujet d'un de mes plus grands étonnements de voir qu'au milieu d'un monde qui les force à jouer ce misérable rôle, quelques-unes de ces nobles natures n'y périment point, et à peine sorties de là, puissent retrouver, pleines et intactes, cette distinction, cette élégance et cette grâce si longtemps étouffées. Tout cela se voit pourtant, et il y a, je vous le jure, de ces âmes de diamant que rien ne peut entamer, que rien ne peut ternir.

A elles donc, s'il est permis de passer ainsi des grandes choses aux petites, à elles le patronage de la Polka; c'est à leur gracieuse élégance que nous confions la danse la plus-élégante qui soit et la plus gracieuse; c'est à elles que nous désirons surtout

l'apprendre; c'est à elles que nous dédions ce petit livre.

Quant à la manière dont la Polka s'est introduite en province, si le lecteur veut bien se donner la peine de tourner la page, il y verra paraître un nouveau type dont assurément jusqu'ici il ignorait même l'existence.

XIII.

UN HOMME SANS NOM.

Depuis tantôt deux mois il y a un homme qui parcourt toute la France, et nous ne le connaissons pas; nous le condoyons chaque jour dans les rues, au spectacle, sur les boulevards, et nous ne le voyons pas; ou, si nous le voyons, nous le confondons avec ces mille industriels qui composent cette mystérieuse partie de la population parisienne dont les mœurs nous échappent, dont la condition est pour nous un problème et l'existence un mythe.

D'où vient-il? — On l'ignore. — Que fait-il? — On ne le sait. — On le rencontre dans tous les cafés, on l'aperçoit dans tous les théâtres;

ses mains sont blanches comme celles d'un homme du monde ; sa toilette est soignée, et quelque peu exagérée qu'elle soit, on est forcé d'y reconnaître une certaine élégance ; enfin il parle parfaitement français, et fait volontiers sonner les r et les s, ce qui semblerait indiquer qu'il a vu le jour dans quelque faubourg de Paris.

Ce n'est pas un militaire, et pourtant il relève ses moustaches, porte des éperons et a je ne sais quoi de martial dans la tournure.

Ce n'est pas non plus un réfugié, et pourtant sa redingote bleue serrée de la taille et boutonnée jusqu'au-dessous du menton fait rêver Polonais ou Espagnol.

Ce n'est pas enfin un négociant, et pourtant il voyage de ville en ville, se présente dans les maisons les plus importantes, et possède pleines et entières l'impudence et la faconde intarissable du commis-voyageur.

Cet homme est, en effet, un commis-voyageur ; mais en quel genre ? où sont ses titres, son mandat, ses lettres de créance et ses échantillons ? Si nous ouvrons sa valise, qu'y trouvons-nous ? Un habit noir, un pantalon noir, un gilet blanc et plusieurs paires de bottes vernies. Qu'est-ce à



On l'aperçoit dans tous les théâtres.

N° 12. — 46.

dire, et quel est donc l'emploi de cet homme? Que veut-il, pourquoi voyage-t-il, et puisqu'il est ce que nous avons dit, quelle *place* peut-il faire? — Quelle place? Toute la place, la ville entière est à ses ordres; il n'a qu'à entrer dans une maison, et sans se nommer, sans montrer de mandat, rien qu'en prononçant un seul mot, il se voit reçu, fêté, sollicité par tout le monde.

Ce mot, c'est la Polka; — cet homme, c'est le commis-voyageur en Polka.

Le commis-voyageur en Polka est né avec elle et mourra avec elle; son emploi est d'offrir des leçons de Polka au nom de tel professeur de Paris, et de régler le prix des cachets et la somme allouée pour les frais du voyage; ses émoluments sont pris en dehors; il n'est attaché à aucune entreprise générale, et ne fait pas les affaires de tel maître de danse plutôt que de tel autre; il propose aussi bien du Cellarius que du Coralli, donne au besoin par lui-même des échantillons de l'un et de l'autre, mais n'influence en aucune manière le choix de ses clients, et se tient toujours prêt, selon leur préférence, à crier Vive le roi ou Vive la ligne.

Tel est le type, jusqu'alors inédit, du commis-

voyageur mis en lumière par la Polka ; quant à ses mœurs et à son existence antérieure, elles sont encore inconnues. C'est un homme qui est né à trente ans. Que faisait-il avant la Polka ? C'est ce que nul ne peut dire. Maintenant il a une position sociale qui en vaut une autre, il voyage de ville en ville, ne reste jamais plus de deux ou trois jours dans la même, gagne, dit-on, assez d'argent, car il reçoit des deux mains à la fois, et jouit dans le monde d'une certaine considération, car c'est lui qui a répandu la Polka dans la plus grande partie de la France.

XIV.

LE POLKEUR-TOURISTE.

En regard de ce personnage, la Polka a créé encore un autre type, mais qui est loin d'avoir le même cachet de bohème et d'originalité : c'est le polkeur-touriste.

Celui-là est un jeune lion du boulevard de Gand, qui, ayant quelque fortune et des favoris d'un blond passable, a cru trouver dans la danse nouvelle de nouveaux moyens de séduction, non point à Paris, mais dans les villes où elle n'a point



*Chaque matin il envoie son domestique dans la cour
des Messageries.*

N° 13. — 49.

pénétré. Il voyage également à fin de Polka, mais non pour la populariser : loin de là ; il a en abomination grande tous ceux qui cherchent à en répandre la connaissance, et professe surtout une haine vivace pour le commis-voyageur en Polka. Il voyage, en effet, pour danser la Polka dans les bals de province et particulièrement à la préfecture, espérant, par l'attrait de la nouveauté, attirer sur son personnage les regards curieux de toutes les femmes, et partant leur plaire, s'introduire au sein des familles sous le voile de la Polka, et trouver peut-être, par ce moyen, de joyeuses amours ou un mariage de bon rapport.

On comprend alors que le polkeur-touriste éprouve une telle animadversion pour le commis-voyageur en Polka, lequel n'est, à ses yeux, qu'un adversaire dangereux et un détestable concurrent. Aussi, avant de se mettre en route, a-t-il le plus grand soin d'espionner l'itinéraire probable de son rival, et alors, comme Loth et Abram après leur querelle, lorsque l'un prend à gauche, l'autre prend à droite. Mais peu rassuré encore, à peine s'est-il arrêté dans quelque ville, que chaque matin il envoie son domestique dans la cour des Messageries, avec l'ordre exprès de lui rappor-

ter le signalément de chaque nouveau débarqué, bien sûr de reconnaître, dès le premier mot, son mortel ennemi; et, si en effet il apprend son arrivée, aussitôt il fait mettre les chevaux à sa chaise de poste, et va, la rage dans le cœur, chercher fortune sous un autre soleil.

Tels sont les deux types les plus remarquables que nous devons à la dive Polka; il en est d'autres assurément; mais nous les passerons sous silence, n'ayant point la prétention de faire de ce livre un musée des grotesques.

XV.

CONCLUSION.

Voilà donc l'histoire de la Polka terminée; son existence est désormais bien établie parmi nous; nous l'avons vue envahir rapidement tout Paris et s'épancher sur la province; jamais révolution n'a eu un plus grand et plus vaste retentissement; jamais religion nouvelle n'a converti en moins de temps un plus grand nombre de néophytes; aussi, la Polka est-elle pour toujours devenue française, après avoir reçu, du consentement général, ses titres de grande naturalisation. Il ne lui manque

plus qu'une chose pour prendre à jamais sa place entre la Walse et le Galop, presque rien, il ne lui manque plus que d'être suc.

Certes ce ne sont pas les cours qui font défaut; mais bien des gens encore mettent une certaine pudeur, fort honorable du reste, à sacrifier trop ouvertement à la danse nouvelle; on l'apprendrait de grand cœur, mais aller au cours, — mais avoir un maître à danser tout comme ce bon M. Jourdain, — mais s'exposer au ridicule peut-être, puis à tous ces dérangements: voilà ce qui retient malgré eux la plupart des Polkamaçons. D'un autre côté, si nous considérons la province, c'est bien pis: là-bas, il n'y a pour tous professeurs que deux ou trois routiers chorégraphiques qui n'en savent pas bien long! Aussi voit-on bien que nous allons déclarer tout d'abord, suivant l'usage antique et solennel, que le besoin se faisait généralement sentir d'un livre qui parât à ces inconvénients et mît désormais la Polka à la portée de tout le monde.

La Polka, tout de loin qu'elle vienne, n'est pas, en effet, comme l'on pourrait s'imaginer, tellement compliquée qu'elle échappe à la théorie et que, pour l'apprendre, il faille sans rémission se

mettre à l'école mutuelle. Telle qu'on la danse en Allemagne, elle compte, il est vrai, environ une dizaine de figures : mais la Polka de nos salons se borne à la moitié tout au plus. Ce sont donc cinq figures que nous avons à enseigner, cela n'est pas bien effrayant; et si nous essayons encore d'y adjoindre les autres, c'est pour compléter ce petit livre autant que faire s'est pu.

Quant à la Polka que nous nous proposons d'enseigner, nous avons suivi l'école de M. Coralli, parce qu'elle nous semble la meilleure et qu'ensuite elle est maintenant généralement adoptée à Paris.

Enfin, pour ce qui est de l'exactitude et de la loyauté de nos préceptes, nos lecteurs peuvent sans crainte s'en fier à nous; toutes les notes nous ont été fournies par le savant maître lui-même, auquel nous sommes heureux de donner ici un témoignage public de notre reconnaissance.

Bon courage donc, les uns et les autres. Soyons-nous mutuellement de bon soutien, et que l'immense succès de notre Cours ne laisse bientôt plus d'autre ressource aux maîtres de danse de profession que ~~de~~ s'écraser eux-mêmes, comme feu Samson, sous les ruines de leurs temples.



Que de s'écraser eux-mêmes, comme feu Samson, sous les ruines de leurs temples.

N° 14. — 53.

LEÇONS DE POLKA.

CHORÉGRAPHIE DU PAS.

Le pas polkaïque étant le même pour toutes les figures, nous nous contenterons de le décrire ici une fois pour toutes.

Il s'exécute en 4 temps.

1^{er} temps : — On lève le pied gauche derrière la cheville, à la naissance du mollet de la jambe droite, et on le fait glisser devant soi de la pointe au talon, tout en sautant légèrement sur la pointe du pied droit ;

2^{me} temps : — On rapproche le pied droit derrière le pied gauche ;

3^{me} temps : — On avance de nouveau le pied gauche avec un petit coup de talon, en marquant plus fortement la mesure ;

4^{me} temps : — Enfin on lève la jambe droite en rejetant le pied derrière la jambe gauche environ à la hauteur du jarret.

Ce dernier temps se lie au premier du pas sui-

vant, que l'on exécute de la même manière, en partant cette fois du pied droit, et ainsi de suite.

La danseuse fait exactement les mêmes pas, seulement elle commence du pied droit ; de sorte qu'elle continue toujours du pied opposé à celui de son cavalier.

Pour aller en arrière, c'est le même pas :

1^{er} temps : — On saute légèrement sur la pointe du pied gauche en ramenant la jambe droite derrière de la pointe au talon, à une distance de six pouces ;

2^{me} temps : — On rapproche le pied gauche du pied droit ;

3^{me} temps : — On recule de nouveau le pied droit ;

4^{me} Enfin on lève la jambe gauche en rejetant comme plus haut le pied derrière la jambe droite.

Ce dernier temps se lie également au premier du pas suivant.

FIGURES.

La Polka nationale se compose des dix figures suivantes, dont les cinq premières s'exécutent seules dans les salons :

1^o La Promenade.





La promenade.

N° 15. — 55.

- 2° La Walse,
- 3° La Walse à rebours,
- 4° La Walse tortillée,
- 5° Le Pas bohémien,
- 6° Le changement de bras,
- 7° Pas bohémien en changeant de bras et en walsant,
- 8° Moulinet d'une main,
- 9° Moulinet en suivant sa danseuse et en la faisant tourner,
- 10° Passe double.

PREMIÈRE FIGURE.

LA PROMENADE.

Le cavalier prend, de la main droite, la main gauche de sa danseuse à la hauteur de la poitrine; en exécutant le premier temps, il l'abaisse légèrement en se tournant un peu vers la gauche; au quatrième temps, au contraire, il se tourne vers la danseuse, et les mains se retrouvent alors dans la position levée.

On fait ainsi quelques mesures autour du salon, et quand ce mouvement de bascule est bien exécuté il est plein de grâce et de coquetterie.

Il y a cependant une autre promenade qui est

même la plus usitée : — Le cavalier prend sa danseuse par la taille comme pour le galop, en tenant de la main gauche la main droite de la dame à quelque distance du corps et un peu plus bas que la ceinture. Il exécute alors la même promenade en avant, s'il aime mieux, ou en arrière, s'il le préfère.

La promenade s'opère en lignes droites.

II^e FIGURE.

LA WALSE.

Le cavalier prend sa danseuse comme pour la Walse ordinaire, et exécute le pas de manière à opérer un mouvement de révolution.

Dans cette figure, il faut éviter de sauter et de marquer la mesure en accentuant trop le mouvement; telle est la recommandation expresse de M. Coralli, et c'est là ce qui distingue particulièrement ses élèves de ceux des autres cours et surtout de l'école cellarienne. D'un autre côté, la Polka ne consistant qu'en de redoutables déploiements d'articulations, il faut, dans la Walse, resserrer le pas de beaucoup, afin de n'outrager que le moins possible les jambes et les volants de la danseuse.





Walse tortillée.

N° 16. — 57.

III^e. FIGURE.

WALSE A REBOURS OU A GAUCHE.

Le cavalier prend sa danseuse comme pour la Walse ordinaire, en la serrant seulement un peu plus étroitement contre lui. Il chasse le pied gauche derrière et marque les deux temps avec le pied droit, en pivotant ensuite sur le même pied et en entraînant vivement sa danseuse vers lui.

IV^e FIGURE.

WALSE ROULÉE OU TORTILLÉE.

Le cavalier se place en face de sa danseuse en la tenant comme pour la Walse, et exécute le pas en partant *toujours* du pied gauche, et en imprimant à la dame un mouvement de demi-cercle de droite à gauche et de gauche à droite, tantôt en marchant vers elle, tantôt en reculant.

Quelquefois le cavalier prend sa danseuse comme dans la planche ci-contre, en tenant sa main droite dans sa main droite, et en exécutant divers changements de mains.

M. Eugène Coralli rend surtout la grâce de cette figure avec une admirable perfection.

V^e FIGURE.

PAS BOHÉMIEN.

(Voir la planche précédente.)

Le cavalier exécute le pas en tenant sa danseuse comme pour la Walse ; mais au quatrième temps, au lieu de reposer le pied droit à terre comme dans le pas ordinaire, il allonge la jambe, pose le talon, la pointe du pied en l'air, puis la pointe, le talon levé, glisse le pied en avant et recommence le même pas.

Ce pas s'exécute de même en arrière, et aussi à droite et à gauche de manière à tracer une croix.

Ici se terminent les figures exécutées dans la Polka des salons ; nous allons en indiquer quelques autres qui ne sont pas tellement compliquées qu'on ne puisse les apprendre.

VI^e FIGURE.

CHANGEMENTS DE BRAS.

Le cavalier part comme pour la *promenade*, en tenant sa danseuse par la taille ; au signal donné, il l'enlève du bras droit et la lance vivement dans le bras gauche arrondi pour la recevoir — et réciproquement. En faisant ce mouvement, il com-



Pas bohémien.

N^o 17. — 54.

nente de marquer le pas, et la dame doit toujours retomber en mesure.

Cette figure a quelque chose d'aérien et de poétique qu'on ne saurait imaginer : aussi ne conseillons-nous point aux danseurs de salon de l'exécuter. Nous disions, il y a quelques pages, que pour bien danser la Polka il faut être amoureux ; mais nulle part cette vérité ne se manifeste comme dans cette figure où la dame court de véritables dangers. Quelle confiance aveugle et tendre il faut qu'elle ait en son cavalier pour se jeter ainsi périlleusement dans ses bras ! Mais aussi avec quel soin ardent et dévoué le cavalier la reçoit et craint de la laisser échapper ! Quelle sécurité chez celle-ci, quelle sollicitude chez celui-là ! quel amour chez tous deux ! Non, non, nous ne conseillons point aux danseurs de salon d'exécuter cette figure.

VII^e FIGURE.

PAS BOHÉMIEN, EN CHANGEANT DE BRAS
ET EN WALSANT.

Cette figure, comme le titre l'indique, est la triple combinaison du Pas bohémien, de la Walse et de la figure précédente : ici donc encore, ici surtout, grâce, poésie, amour. — Nous ne conseil-

lons pas davantage cette figure aux danseurs de salons.

VIII^e FIGURE.

MOULINET D'UNE MAIN.

Mais voici une figure charmante et qu'il est facile d'exécuter, pour peu que le salon soit d'une certaine étendue. Le cavalier tient sa danseuse comme la gravure l'indique, et tourne après elle en marquant le pas, et recommence le même mouvement en prenant de sa main gauche la main gauche de la dame.

IX^e FIGURE.

MOULINET, EN SUIVANT SA DAME

ET EN LA FAISANT TOURNER.

Ce moulinet, dont la vignette de la page 10 donne l'exemple fidèle, est beaucoup plus difficile que l'autre. Le cavalier fait passer sa danseuse devant lui, puis la fait tourner en marquant le pas, que la dame doit exécuter avec une grande vitesse; mais c'est là une figure impossible à décrire, impossible à danser dans un salon.

X^e FIGURE.

PASSE-DOUBLE.

Enfin le cavalier prend sa danseuse de la main droite, et la fait passer devant lui en lui prenant



Moulinet d'une main.

N^o 18. — 66.



la main gauche et en lui faisant faire un demi-tour. Ensuite , pour exécuter cette figure en arrière, il prend sa dame de la main gauche, la fait passer derrière lui , puis la reprend de la main droite et lui fait faire le même demi-tour. — Cette figure peut facilement s'exécuter.

Il y en a encore plusieurs autres dans la vraie Polka hongroise ; mais comme on ne les emploie jamais nous croyons parfaitement inutile de les indiquer.

XVII

APHORISMES.

La contre-danse convient aux caractères sanguins ; le galop, aux caractères bilieux ; la walse, aux caractères lymphatiques ; la Polka aux caractères nerveux et passionnés.

— La Polka et la vertu des femmes sont deux questions de tempérament.

— La Polka n'est pas la danse des jeunes filles , elles y sont trop roides, trop sèches, trop gauches ; la Polka veut des femmes , des femmes de trente ans, de vraies femmes.

— Dans l'homme comme dans la femme , il faut à la Polka des cœurs qui battent haut et fort.

— Dis-moi comment tu polkes, je te dirai comment tu aimes.

— Ne pas polker avec la femme qu'on aime, est un bien en comparaison de polker avec la femme qu'on hait.

— Il n'y a pire polkeuse que celle qui dort.

— Les bons polkeurs font les bonnes polkeuses.

— Où il n'y a rien le polkeur perd son droit.

— Une femme qui n'a qu'un polkeur croit n'être point coquette, celle qui a plusieurs polkeurs croit n'être que coquette.

— Il y a peu de Polka secrètes : bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs polkeurs.

— C'est trop contre un mari d'être coquette et polkeuse : une femme devrait opter.

— Les polkeurs sont cause que les femmes ne s'aiment point.

— L'occasion fait la polkeuse.

— Mort l'amour, morte la Polka.

— On confie son secret dans la contre-danse, mais il échappe dans la Polka.

— Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de polker ensemble.



*Et la France, écoutant la voix nationale,
Lui rendra les honneurs du marbre et de l'airain.*

N° 19. — 62.

— Il faut polker avant d'être aimé véritablement, de peur de mourir sans avoir polké.

— La Polka est la traduction interlinéaire de l'amour. La première figure, qui se nomme la promenade, veut coquetterie, grâce et pudeur; c'est le premier rendez-vous de deux amants qui se rencontrent le soir à la dérobée dans les vertes allées d'un parc: l'animation un peu lente de la mesure exprime en même temps la joie et le trouble qu'ils éprouvent de se trouver ensemble; ils ne s'égarent ni à droite ni à gauche; ils ont peur d'eux-mêmes: ils marchent en droit chemin et vite. Mais peu à peu les mains se prennent plus étroitement, les poitrines se rapprochent, les haleines se confondent et toutes les fièvres de l'amour passent dans les trois walses qui se succèdent et deviennent à chaque fois plus passionnées, jusqu'au pas bohémien qui rappelle les premières joies de la promenade, mais témoigne en outre le triomphe de l'amour par de petits coups de talon tout à fait significatifs.

— Amour, poésie et liberté, voilà en trois mots toute la Polka: — reste à savoir si, par cela même, elle n'est pas un contre-sens de notre époque. — Hélas!

DIVA POLKA.

Danse de liberté, d'amour, de poésie,
Que viens-tu donc chercher, ô Polka, parmi nous?
Notre âme tout entière est une apostasie :
Au cœur plus de vertu, plus de force aux genoux.

Au cri de liberté, l'on répond : utopie!
La plainte de l'esclave est un crime d'État;
Et, s'il renaît parfois, l'amour de la patrie
Contre la paix publique est traité d'attentat.

Que viens-tu faire, amie, en ce temps d'analyse
Où l'argent règne seul, où le chiffre est un dieu,
Où l'on fait de l'amour métier et marchandise,
Où toute poésie enfin a dit adieu!

Ah! pourquoi donc as-tu quitté ton Allemagne,
Ta naïve Allemagne à l'âme de cristal,
Pour venir habiter la plaine sans montagne
Où l'âme a pour écho le calcul décimal?...

Mais non, je te salue, ô ma jeune étrangère,
Viens, comme un pur flambeau, rayonner dans la nuit,
Viens avec ton allure aventureuse et fière,
Viens avec tes amours, tes grâces et ton bruit!

Peut-être que, par toi lentement réveillées,
L'amour, la poésie et puis... la liberté,
Secouant au soleil leurs tuniques souillées,
Reprendront quelque jour leur place et leur fierté.

Accomplis, ô Polka, ton œuvre sociale,
Viens polir de nouveau le Gaulois au Germain;
Et la France, écoutant la voix nationale,
Te rendra les honneurs du marbre et de l'airain.

En vente à la même Librairie.

DE LA BEAUTÉ,

DES MOYENS DE LA CONSERVER,

ou

Conseils aux Femmes

sur

LEUR SANTÉ, LEUR MISE ET LEUR INSTRUCTION.

1 fort joli volume in-18, orné de 70 vignettes.

PRIX : 2 FR.

— Paris. Imprimé par Béchene et Plon. —